25

LE REPENTIR DE MAZARIN PAR LVI TESMOIGNE A LA REYNE, ET LA DEMANDE DE SON CONGE'

A PARIS,
Chez CLAVDE MORLOT, ruë de la Bucherie;
aux Vieilles Estuues.

M. DC. XLIX.

Case
F
39
.326

1649.E5b

THE NEWBERRY
LIBRARY

50-2797

LE REPENTIR DE MAZARIN, par luy tesmoigné à la Reyne, & la demande de son congé.

MADAME,

Si ie n'eusse iamais cessé de croire à nul autre, qu'à vostre cœur; AVGVSTE REINE, sur la grandeur de l'amour que vous auez pour le repos du peuple, & le bien de la France, autãt que pour la gloire du plus Auguste Monarque de l'Vniuers vostre Fils; ie n'eusse esprouué dans le plus haut estat de ma fortune, les ressentimens extraordinaires de la crainte & de la douleur; mon ame ne le verroit sur le bord du precipice, si ie n'eusse esté par trop credule aux solicitations feintes, & supposées, par la passion de ceux qui pensent rendre leur mal-heur moins sensible, m'y entraînant auec eux.

I'apprends par mon interest propre, que le Ciel ne nous dite ses loix, que par la bouche des Souuerains; & ne prononce ses oracles, que par l'organe des Rois; & que l'esclat de ma gloire n'a commencé à perdre son lustre, que lors que i'ay voulu esteindre les diuines flammes de vostre amour enuers vos sujets: Il est vray, que l'intemperance de mes desirs, & de mon auarice, a estouffé tous les rayons de ma dignité & de mes grandeurs; & suis contraint par les tesmoignages de mes yeux mesme, & par les effects d'vne experience des desordres que i'ay causé dans l'Estat, de m'en aller; ie suis deuenu l'obiect de l'ignominie, & de l'opprobre de ceux, de qui ie pouuois attendre l honneur, & le lu-

ſtre à la reputation de mon nom & de ma conduite, dans le gouuernement de l'Eſtat.

I'aduoüe, que le deſtin n'auoit point d'autres forces pour m'abaiſſer; La France m'eſtoit redeuable de ſes premieres conqueſtes; Les alliez m'appelloient l'autheur de leur felicité; ie me ſuis veu l'arbitre de la paix, & de la guerre en tout l'Vniuers, i'auois releué à en aſſez haut point de dignité, la baſſeſſe de ma naiſſance i'auois ſurmonté la malice de l'enuie; i'auois dompté les fureurs de l'enuie; i'auois dompté les fureurs de l'arrogance: Ainſi rien n'eſtoit capable de me rendre mal-heureux, hors que de contrecarrer les ſentimens, que vous auiez pour voſtre peuple. Les ſouhaits que vous faiſiez pour la paix, & changer les conſeils, que vous preniez du Ciel, dans voſtre conduite, en des maximes d'vne prudence humaine, qui eſt touſiours accompagnée de cruauté, ou d'oppreſſion enuers le peuple.

Ie me repans, & quoy que ce ſoit trop tard, plus pour le bien de la France, que pour aſſeurer mon ſalut; ce ſera touſjours le meilleur, & le plus conforme à mon deuoir, & plus digne de la grandeur de voſtre Majeſté, de vous teſmoigner mon iuſte repentir.

Partant, Madame, conſultez auec DIEV, ſelon jadis voſtre couſtume, pluſtoſt qu'auec moy, ce que vous auez à faire, ne me retenez plus, donnez, au pluſtoſt, voſtre conſentement à l'Arreſt ſi iuſte, qui a eſté faict contre moy; permettez, que le fer, qui s'eſt ſoüillé dans les entrailles de vos Subjects, ſe laue auec les larmes de mes regrets. A quel deſſein voulez vous ſauuer la vie à celuy, qui n'a pas ſceu conſeruer celles de vos peuples? Permettez, permettez, que mon eſloignement ramene le calme dans voſtre Eſtat, & que ma fuitte diſſipe la tempeſte, que i'ay excitée par mon ſejour.

Le

Ie sçay que le desordre des peuples est plustost enchantement du Ciel, que l'effect d'aucune malice, lors qu'ils se leuent pour porter leurs plaintes à leurs Souuerains, & s'opposer à l'oppression, & tyrannie de leurs fauoris; C'est pourquoy ie conjure vostre Majesté de ne me pas priuer de l'aduantage, que i'espere de ma retraitte, & du succez fauorable, que i'attends de mon heureux repentir.

Ne refusez cette grace à mes desirs; mes demerites excuseront vos bontez, & la iustice qui se doit mesme exercer enuers les Souuerains, ne doit pas exempter leurs fauoris. La foudre donne aussi bien sur les Lauriers, & les Cedres, que sur les ronces, & les buissons, les peines dues aux forfaits ne doiuent point estre changées par la distinction des grades, n'y des personnes. Le Ciel absoudra vostre conscience de la protection, que Vostre Majesté m'a iurée, & au lieu, qu'elle se ressente obligée à mon salut, ie souhaitte qu'elle ne le soit; qu'à ma perte, puisquelle sert à la tranquillité de la France.

Ie ne suis plus Ministre, parce que les Ministres sont éleus comme les sujets les plus dignes, en prudence, & en fidelité, pour regir & commander les autres. Ie ne suis plus Cardinal : car la pieté d'vn Cardinal, qui ne doit s'employer, que pour la gloire de l'Eglise, & de la paix de la Chrestienté, n'eust peu s'emporter à des intrigues si detestables, que de rompre la Paix entre les Couronnes Chrestiennes, porter les armes du Turc contre les Chrestiens, pousser les peuples à faire mourir leurs Roys legitimes auec infamie sur les eschaffauts, mettre le feu de la diuision dans l'Italie, fausser la foy à des personnes, qui se sont precipitez dans les reuoltes à mes persuasions, & entreprendre vne guerre contre le Sainct Pere, sous pretexte d'estendre les bornes de la France.

Quelles doutes, Madame, sçauriez-vous auoir de ma

Confession, & de ma confusion, qui s'est rendue visible enuers les estrangers? quelles reigles auez-vous trouué dans ma prudence qui s'est laissée precipiter aux appetits de mon auarice, & de mon ambition? qu'elles bornes ay-ie donné à ma temperance, confondant mes conseils, parmy les dissolutions, & diuersitez de nouueaux mets dans mes banquets? quel exemple ay ie donné de ma iustice, qui ay tué sans raison, & sans procedure, par le venin, les meilleures membres de vostre plus auguste Parlement, & auec vne humeur tyrannique, empriſonné les Princes, despouillé de leurs Charges & de leurs Gouuernements les plus fidels, & anciens Seruiteurs du Roy.

Sus donc, Madame, consignez moy entre les mains de la douleur, & du repentir : donnez à d'autre ce ministere : mettez ce gouuernail en d'autres mains; ma Pourpre me remet en memoire, & me reproche auec de trop iustes raisons le sang de tant d'innocens, qui s'est respandu pour mon occasion : cette intendence du gouuernement de vos enfans, ne conuient plus à vn mal-heureux, & estimé ennemy du Roy, & de l'Estat.

Que la clemence, qui vous est naturelle se change en rigueur contre mes crimes, & que la pieté, en laquelle vous auez esté si heureusement esleuëe, se tourne en indignation contre mes forfaits, que les afflictions de mon esprit, ny le changement de ma fortune, ny la grandeur de mes mal-heurs n'esmeuuent en aucune façon la bonté de vos sentimens; puis que celuy, qui n'a point eu de bonté, non plus pour les Citoyens, que pour l'Estranger, pour vos Sujects, que pour leurs ennemis, n'est pas digne de receuoir les effects d'aucun pardon.

Ne portez pas le cœur de vostre ieune Roy à la vengeance des plaintes du peuple, souz le pretexte de quelque soulleuement, de peur que la candeur de son innocence, &

la pureté de son aage ne viennent à estre ternie, par le support, qu'il donneroit à mes demerites, qui n'attendent, que le chastiment. Permettez encor ma persecution à vostre peuple, qui n'a que trop de patience, pour tolerer la violence, & l'iniustice de mon gouuernement; & si tous les hommes doiuent abhorer, combien plus deurois-je auoir en horreur la tyrannie, & la rigueur? mes armes, mon nom, ma naissance, ma vie, mon grade, & le rang, que ie possede dans l'Eglise que protestent, sinon la protection des innocens? que professent-ils, que la deffense des Innocens? que professent-ils, que la deffence des Peuples? & que recherchent-ils, que la iustice, & l'obseruation des Loix? Vn homme iniuste, & violent se destruit soy-mesme, sans l'effort de ses ennemis: Le Ciel & la Terre conjurent sa ruine; & Dieu le plus souuent escrases auec ses foudres ceux, qui pretendent de gouuerner les peuples sur les regles, & la tyrannie de leurs appetits.

Craignez, Madame, l'ire de Dieu, comme ie l'apprehende: & de vray, ie ne vois point d'autre motif, que la colere, qui aye peu forcer vos peuples à prendre les armes, pour la seureté de leur ville, & soustenir vn Arrest tres-iuste donné contre moy. Croyez, Madame, que l'indignation de Dieu, a seruy seul d'instigatrice, aux resolutions des Assemblées de vostre Parlement. C'est la mesme colere de Dieu, qui a osté la raison à mon entendement; afin que ie tombasse de moy mesme, dans vn precipice sans ressource, dans la honte d'vne infamie immortelle, & Dieu vueille par sa grace, que ce ne soit point entre les bras de la mort. Il est visible, qu'aucune puissance, hors de la diuine, ne pouuoit, & n'eust osé choquer, n'y esbranler la grandeur, n'y la fermeté de mon esleuement.

Quel desastre pour moy! i'ay commis tant d'impietez, parmy les voleries & les violences, pour auoir perse-

cuté les Predicateurs des veritez les plus Catholiques, empriſonné les vns, exilé les autres, & ſupprimé la plus grande partie par des moyens effroyables, que le Ciel n'auoit encor veu, & que l'Enfer a commencé de cognoiſtre. I'ay abandonné tous mes eſprits à la malice, des-lors, que i'ay empeſché ſes oracles à crier contre le vice, & à eſtablir les meilleurs mœurs pour le culte de Dieu; auſſi des-lors, l'aduerſité a trauerſé le cours de mes deſſeins, & l'infortune va deſcharger tous les coups de la colere ſur ma teſte, pour ſa ruine.

Les teſmoignages de la bonté, de l'affection, & de la franchiſe des François, reprochent mes malices, mes cruautez, & mes fourbes à ma conſcience.

Il me ſouuient que la France a releué ma maiſon à ſes deſpens, qu'elle ma reueſtu de la pourpre en ſe couurant d'haillons, & les foudres de Ratican euſſent greſlé ſur ma teſte, ſi elle n'euſt eſté à couuert & a l'ombre de ſes lys.

Mais à quel propos, Madame, racontay-je toutes ces choſes à la confuſion de mon honneur? Pourquoy me ſouuiens-je de tous ces bien-faicts que i'ay ſi indignement reconnus? la France n'eſt malheureuſe que pour auoir nourry vn louueteau qui la deuore, & eſleué vn vipere qui la deſchire.

Que ſeruent aux François tant d'eloges données à ma prudence, & qui donnent de l'enuie & de l'admiration à toute l'Europe? que leur a ſeruy la tolerance auec laquelle ils ont ſupporté les excez de mon ambition & de ma cruauté l'eſpace de tant d'années? dequoy leur ſert tant de complaiſance pour contenter la ſuperbe de ma vanité? quel aduantage ont acquis mes amis de tous les perils qu'ils ont encourus pour me conſeruer dans mon miniſtere? & quel prix receuront de leurs playes toutes ces troupes qui ont ſi ſouuent combattu pour la deffenſe de ma vie? vne deſo-

lation

lation execrable sans remede, vne ruine espouuantable sans secours, vn esclauage suiuy de mille douleurs, & vne mort languissante dans vne infinité de miseres.

O impieté inoüye! ô barbarie nompareille! inhumanité prodigieuse! que ie me sois rendu indigne, non seulement des biens faicts de la France; mais que ie me sois encor monstré ingrat à leurs faueurs; quel iugement fera l'Europe de Mazarin, qui traite ainsi ses amis, qui reconnoist ainsi ses biens-faicteurs? apres auoir receu tant de preuues de leur amour, tant de signes de leur respect, tant de tesmoignages de leur liberalité, apres auoir veu, que la bassesse de ma condition, que la pauureté de ma naissance, & que la foiblesse de mes esperances a esté esleuée, par leur soubmission, enrichies de leurs despoüilles, & fortifiées de leurs grandeurs; ie l'ay blessée, ie l'ay meurtrie, & taſché à la diuiſer par des guerres ciuiles, pouſſé d'vne ingratitude la plus indigne enuers des merites dignes d'vne plus grande reconnoissance.

I'aduoüe, Madame, que ie deuois me contenter, d'auoir emporté de la France tant de millions d'or, & de riches pierreries, sans entreprendre d'exprimer, par vne guerre sanglante, le sang des veines de ses enfans, pour taſcher de satisfaire ma cruauté au temps que i'auois pillé, pour assouuir mon auarice.

Ie ne puis maintenant croire, & ne le dois aucunement, que le Ciel soit pour moy, les oracles diuins seroient menteurs, & ie tiens desormais pour fausses les vaines flatteries de ceux, qui me promettent des trophées auant la bataille. Dieu n'a point de paroles nouuelles dissemblables à sa voix eternelle; partant c'est vn blaspheme de croire, que le Ciel vueille authoriser vne entrepriſe si dangereuse qui met à l'hasard l'asseurance de la Couronne, & au carnage le salut d'vne nation entiere.

Ie reconnois, que par ma chicheté, i'ay esloigné de moy, l'affection de tous mes amis, & par ma mesconnoissance, autant que, par mon peu de sçauoir la deffense des hommes sçauants. A present si ie m'arrestois plus long-temps dans le cœur de la France, qui pourroit aimer ma conuersation? qui pourroit souffrir ma veuë? qui m'ozeroit rendre du respect, qu'il ne passast au mesme instant, pour criminel? & qui est le François, qui ne trauaille à tendre des embusches à ma vie, pour se rendre libre de ses mal heurs?

Ie ne puis rencontrer à l'aduenir, que des conseils déguisez, des protestations trompeuses, & des amis supposez; leurs discours seront plustost, pour compatir à mes desastres, que pour me retirer de l'abysme, ou ie me vois precipité.

Excusez moy, Madame, si la crainte me fait entreprendre vne chose, qui ne peut estre receüe, que pour vn crime d'ingratitude, à l'esgard des biens-faits que i'ay receus de vostre cœur, & que ie n'auois merité; mais, qui seruira de bien faict à la France, & de bon-heur à vos suiets? celuy qui est coupable, apprehende toutes choses, mesmes les impossibles; & ma conscience autant que la rumeur des peuples, m'oste à tous momens le repos, au moindre bruit, que i'entends.

Les ombres de mon frere, & de tant de braues guerriers se representent continuellement à mon imagination, ils m'espouuentent auec de si horribles fantosmes, & me troublent l'esprit, par les iustes reproches, qu'ils me font de leur mort. Ie crains que la terre ne s'ouure dessous mes pieds pour m'engloutir, que les murailles les mieux fondées ne tombent sur ma teste, & que chaque personne, qui s'approche de moy, ne vienne pour me donner le coup d'vne mort cruelle & violente.

Mes parents mesmes seront contraints d'aborrer ma con-

uerſation, mes Niepces ſeront obligées de fuïr ma perſonne, & mon Pere ſe verra forcé d'auoir ma preſence en haine, & quant à moy, il me faudra demeurer noyé dans vne melancholie continuelle, & gehenné par vne rigoureuſe connoiſſance de mes crimes.

Malheureux Mazarin deuenu odieux à la France, inſupportable aux alliez, horrible à la France, ſuſpect à ſes amis, & faſcheux à ſoy-meſme! que me ſeruent mes richeſſes, & la magnificence de mes Palais? que me ſert d'auoir mis les victoires entre les mains des deux Couronnes ſelon mon gré, & d'auoir entretenu la guerre du grand Seigneur contre les Venitiens? Vanité du monde trompeuſe! ambition friuole! honneurs dangereux! richeſſes faſcheuſes! veu que n'ayant ſçeu vaincre mes paſſions deſordonnées, ie ſuis deuenu priué de raiſon, & eſtant abandonné à la malice, ie me ſuis rendu le vaſſal & l'eſclauage de l'Enfer. Les crimes de ceux qui ſont eſleuez dans la grandeur ſont tous capitaux, & les miens d'autant plus indignes de pardon & d'excuſe, qu'ils ſeruent à beaucoup d'autres de pretexte & d'appuy pour couurir & excuſer leurs meſchancetez.

Ie ſuis indigne, Madame, de l'authorité que ie porte de voſtre part; & ſi ma preſomption ſe formoit la moindre penſée contraire à ce ſujet, ie ſerois enuieux de voſtre grandeur. Le deſſein que i'ay de faire retraite ou de prendre la fuite, eſt tout remply de deſirs pour voſtre ſalut & pour vôtre reputation. Souſcriuez donc vous meſme à la neceſſité de mon congé.

Les dangers & la mort m'ont eſté mille fois en meſpris pour la gloire de voſtre Couronne, & n'ont iamais eu aſſez de terreur pour m'eſpouuenter, ny ſurmonté tous les hazards, mais rien ne bleſſe plus viuement mon ame, que ſa ſeul conſideration, qu'au point, qu'il failloit terminer le periode de ma gloire ie laiſſe à la memoire de la poſterité

vn souuenir si digne d'vn Ministre d'Estat.

Que de Prouinces recherchent auiourd'huy l'opprobre de mon nom ; combien de villes se sont liguées pour la ruine de mon ambition ! & combien de nations, qui trauaillent tous les iours pour abattre le plus haut faites de ma gloire. La verité de l'histoire de ceux, que la mesme passion, que la mienne a ietté dans le precipice me tourmentent tous les iours lisant, que l'vn a esté tué dans le temps de son sommeil, l'autre a esté trahi dans les banquests ; l'vn deschire dans son Palais, & l'autre esgorgé cruellement à la veue des Autels ; & d'autant plus dois-ie craindre leur infortune, que plus griefuement i'ay peché cõtre le Ciel, pillé les richesses de vostre Royaume, ruïne l'Estat de vostre fils, fait perir les conqueſtes. Desolé ses armées, & maintenant allumé le feu de la diuision, dans sa bonne ville de Paris. Accordez moy, Madame, mon congé, ou permettez moy la fuite ; afin que ie trauaille à bon escient à mon repantir & le plustost ne me sera que le plus fauorable : de peur que, si i'en perds maintenant l'occasion, ie n'en perde de suite (à mon tres-grand mal-heur) entierement le loisir.

FIN.